

Quelques figures masculines dans le *Tōno monogatari*

Alexandre GRAS

Dans un précédent article¹⁾, nous avons étudié les différentes figures féminines décrites dans les *Contes de Tōno*, *Tōno monogatari* 遠野物語, publiés en 1910 par le folkloriste et ethnologue Yanagita Kunio 柳田國男 (1875-1962). Cette fois-ci, notre étude apporte une analyse de l'élément masculin dans ces *Contes* en s'axant sur la façon dont les villageois et les chasseurs de cette région du nord du Japon de l'ère Meiji (1868-1912) interprètent et rapportent certaines expériences qualifiées de « fantastiques » alors qu'ils vaquent à des activités relatives à leur vie quotidienne comme la chasse, les travaux agricoles, les déplacements ou encore les visites à des proches.

Nous estimons que ces hommes amenés à entrer en contact avec l'étrange sont eux-mêmes les acteurs principaux de ces faits, car sans eux le fantastique ne pourrait pas se manifester et être ainsi mis en valeur au sein des différents récits oraux (signalés plus loin « paragraphes ») compilés dans le *Tōno monogatari*.

1. Des hommes excentriques ou des simples d'esprit

Selon les époques et selon les civilisations, le crime d'incendie connaît des interprétations variées et variables. Dans les *Contes de Tōno*, il paraît difficile de savoir vraiment si les faits relatés sont juste les agissements d'une personne qui passerait pour folle ou ceux de quelqu'un qui présenterait des signes réels de troubles mentaux.

Le paragraphe 96 montre un jeune homme désigné simplet ou stupide, *baka* 馬鹿, autant dire une sorte d'idiot du village, qui aurait la capacité de prévoir les incendies²⁾. Ses dons

1) Alexandre Gras, *Quelques figures féminines dans le Tōno monogatari*, in *Ōbei genjo bunka ronshū* 『欧米言語文化論集』, vol. 2, Département des langues et civilisations occidentales de la Faculté des sciences humaines et sociales de l'Université d'Iwate, mars 2015, pp. 61-79.

2) « À Tōno, il y avait un homme retardé, âgé d'environ 35 ou 36 ans, appelé Yoshiko l'idiot. Il vivait encore il y deux ans de cela. Il avait pour habitude de ramasser des morceaux de bois qu'il trouvait sur les routes, de les tortiller, de les fixer du regard et de les renifler. Quand il se rendait chez quelqu'un, il pouvait se frotter au pilier principal de l'édifice et sentait ensuite ses mains. Peu importe ce que c'était, il le portait à ses yeux et, tout en riant, le reniflait encore et encore. Alors qu'il se promenait, il s'arrêtait subitement, prenait un caillou ou tout autre chose, et ensuite le jetait sur la maison à proximité en hurlant « Au feu ! Au feu ! » Après cet épisode, cette nuit-là ou la suivante, la maison qui avait été atteinte par un objet lancé s'embrasait effectivement. De tels faits se reproduirent plusieurs fois et les gens devinrent prudents et prirent des mesures préventives. Malgré cela, toutes les maisons (désignées) sans exception brûlèrent. » (*Tōno monogatari*, paragraphe 96)

olfactifs inhabituels et son simple toucher de l'élément bois (brindille, branche ou pilier) lui feraient anticiper les sinistres. Est-il pour autant si bête que cela ? L'appelle-t-on ainsi du fait de son comportement étrange ou parce qu'il est un marginal appartenant à la basse classe de la société rurale ? Ne serait-il pas là plutôt et plus logiquement un homme mentalement dérangé aux penchants incendiaires ? Bien que non détaillées dans le texte, les mesures prises par les villageois pour éviter les destructions par le feu restent apparemment sans effet ; ce qui laisse ainsi planer le doute sur la réelle capacité de ce simplet à mettre seul le feu à tous les bâtiments qu'il avait désignés auparavant : n'aurait-il pas un ou des complices ? À moins que ce soient réellement ses déficiences ou troubles mentaux qui lui donnent la faculté de faire des présages sur des événements futurs.

Nul ne sait si cet homme est finalement le véritable pyromane. En conséquence, chacun peut interpréter à sa guise les actes du protagoniste du paragraphe 96. Car, on ne mentionne ni enquêtes ni preuves liées au crime (certes, les flammes les effacent). On explique encore moins l'origine des maison(née)s ciblées : il s'agirait peut-être tout simplement des conséquences ou de l'expression d'une révolte sociale dont de possibles conflits, des jalousies ou des tensions entre villageois en seraient les raisons. Malgré cela, les mobiles étant finalement méconnus, il est difficile de conclure objectivement.

Dans la même lignée, la version complétée de 1935 des *Contes* intitulée *Tōno monogatari shūi* 遠野物語拾遺 (*Glânes du Tōno monogatari*) décrit, elle aussi, des hommes aux pouvoirs anormaux. On y trouve, par exemple, un idiot excentrique du village d'Otomo qui prédit l'avenir en plaçant une statue noire du bouddha dans la paume de sa main tout en chantonnant quelque chose de difficilement audible et compréhensible (paragraphe 128). La croyance locale voudrait donc que l'emploi des sens, en particulier le contact réel et concret du toucher avec un objet lié au religieux, agisse sur le don de voyance.

À l'opposé, il arrive aussi dans nos textes que la folie soit parfois interprétée comme étant le résultat d'une sanction subie après l'offense d'une divinité³. Un autre acte qualifiable de démence, plus sordide et incroyable certes, et qui illustre les croyances en Oshirasama, est celui décrit dans le paragraphe 69 du *Tōno monogatari* dans lequel on voit un paysan veuf et pauvre, tuer son seul cheval duquel sa très belle fille s'était amouraché⁴.

On remarquera toutefois que la plupart des personnes dérangées dépeintes dans les *Contes* semblent souvent excusées en quelque sorte de leurs actes : on connaît, par exemple, l'histoire

3) Un homme devient fou et disparaît même après avoir jeté des os de cheval, des pierres et du bois dans l'étang du *sai no kami* ou *sae no kami* 塞の神, la « divinité ancêtre des chemins » encore appelée « divinité des limites » ou « divinité faisant obstruction », du village de Matsuzaki (*Tōno monogatari shūi*, paragraphe 42). Un homme est pris de folie après avoir consommé de la viande de cerf, un animal connu pour être un messager divin (*Tōno monogatari shūi*, paragraphe 82).

4) Le fermier perd ainsi son unique bête de somme ainsi que son enfant qui finit par s'envoler dans les cieux avec la tête de l'animal tranchée : bien que tabou, leur amour est si pur qu'il continue dans la mort. Était-ce une réaction surdimensionnée du père ou au contraire une réaction justifiable et justifiée ? Le texte reste silencieux sur ce point mais il est intéressant de remarquer que tout ce qui concerne la jeune fille et ses sentiments est décrit par des adjectifs positifs et, à l'opposé, par des mots forts négatifs pour son père et pour ses émotions. C'est pourquoi, finalement, la tristesse et la compassion ressentis par le lecteur dépassent l'avis qu'il pourrait se faire de la réaction violente du père.

du conflit entre une bru et sa belle-mère pour lequel le fils, témoin des querelles, juge sa mère en tort et tente de l'assassiner au moyen d'une faucille ; ne voulant pas mourir dans les remords et la haine, la mère demande à ce qu'on pardonne son fils qui sera finalement libéré pour folie (*Tōno monogatari*, paragraphe 11).

À Tōno, les personnes dérangées ou en marge de la société ne semblent pas être si mal traitées/vues que cela. Au contraire, elles sont plutôt acceptées comme des êtres particuliers aussi bien par leurs familles que par la collectivité, car on leur attribue ou on leur reconnaît une relation particulière avec l'étrange⁵⁾. Ils font ainsi parfois l'objet de la compassion et sont tolérés : un vieillard miséreux qui vit dans une hutte en pleine montagne fait l'objet de la pitié des voyageurs ; et même, lorsqu'ayant trois sous, il descend en ville pour boire et y faire du tapage, on se montre compréhensif à son égard. De même, Magozaemon, un personnage cité dans plusieurs contes, bien que cultivé et passionné de livres sino-japonais qu'il fait venir de Kyoto, est considéré comme un excentrique dans le paragraphe 21 du *Tōno monogatari* car il cherche à tout prix à apprivoiser un renard afin d'apporter le bonheur sur sa famille. L'animal s'habitue certes à lui mais la félicité ne vient malheureusement pas pour autant.

On citera enfin le conte dans lequel un homme qui aménage des jardins et dont la manie est de transporter chez lui les rochers qui lui plaisent : il en découvre un qu'il aimerait bien rapporter mais il y renonce car la pierre est anormalement lourde⁶⁾. L'histoire veut même que cet homme fasse une expérience fantastique car le roc à l'apparence humaine pèse de plus en plus lourd et semble tout faire pour effrayer le pauvre hère. La pierre l'aurait même emporté dans le ciel (ou dans un autre monde) pour qu'il cesse de vouloir l'emmenager chez lui. Si on analyse cette histoire, la morale serait qu'il ne faut pas troubler l'ordre naturel des choses, en

5) Alors que le reste de la famille s'est assoupie, une jeune fille considérée comme folle sent soudain la présence d'un fantôme et s'écrie « l'arrière grand-mère est là ! » (*Tōno monogatari*, paragraphe 22) (Cf. Gras Alexandre, *Quelques figures féminines dans le Tōno monogatari*, op. cit., p. 70.). Matagoro de Kashiwazaki est possédé : il tombe malade, semble en transe et devient capable de facultés infaillibles de divination. On le dit possédé par la divinité des montagnes (*Tōno monogatari*, paragraphe 108) (Cf. Alexandre Gras, *Des hommes et des yōkai à Tōno, Études du Tōno monogatari et du Tōno monogatari shūi*, in *Artes Liberales*, vol.94, Faculté des sciences humaines et sociales de l'Université d'Iwate, juin 2014, p. 27.).

6) « Un homme de 43 ou 44 ans, prénommé Kikuchi qui venait de Matsuzaki, était très bon pour aménager des jardins. Il allait dans les montagnes, déterrait des plantes et des fleurs, et les plantait dans son jardin. Même lorsqu'il trouvait un rocher à la forme intéressante/inhabituelle, il le ramenait chez lui sans guère se soucier de son poids. Un jour, ne se sentant pas trop bien, il sorti de chez lui et alla se distraire dans la montagne. Il découvrit un gros rocher : il n'en avait jamais vu d'aussi beau de toute sa vie. Comme c'était son passe-temps, il décida de l'emmenager chez lui mais, alors qu'il essayait de le soulever, il le trouva anormalement lourd. La forme de cette pierre ressemblait à la silhouette d'une personne debout et sa hauteur correspondait à celle d'un homme. Voulant vraiment la posséder pour lui, il la plaça sur son dos et parvint juste à faire une dizaine de pas. Mais comme le roc se faisait de plus en plus pesant plus il avançait, il commença à défaillir. Il dressa la pierre sur le côté de la route et quand il s'appuya contre elle, il se sentit comme envoyé dans le ciel avec le rocher. C'est comme s'il se trouvait au dessus des nuages dans un endroit pur et brillant avec nombre de fleurs en pleine floraison. De quelque part, il pu entendre les voix d'une foule de personnes. La pierre allait-elle de plus en plus haut ou cessait-elle de monter ? Il ne se souvint plus de rien. Après un moment, il remarqua qu'il était toujours allongé contre cette pierre étrange. Difficile de savoir ce qui pourrait se passer s'il amenait ce rocher jusqu'à chez lui, il fut pris d'effroi et rentra en courant. Le rocher est aujourd'hui encore au même endroit. Il disait que chaque fois qu'il le voyait, il aimerait bien le posséder. » (*Tōno monogatari*, paragraphe 95)

particulier l'harmonie de la Nature voulue par elle-même comme, par exemple, l'occupation spatiale et géographique des plantes et des reliefs.

Il est probable que Yanagita se soit intéressé aux forces mystiques, mal comprises et mal interprétées, de la folie plutôt qu'à la simple description de comportements jugés comme anormaux. C'est d'ailleurs probablement la raison pour laquelle les actes « fous » dépeints dans le *Tōno monogatari* ne font pas l'objet d'un quelconque jugement. Ils sont au contraire des moyens d'expression, une sorte de libération vis-à-vis des normes socio-culturelles voulues par les autorités à cette époque. En poussant plus loin cette interprétation, quand on se rappelle que Yanagita était un fervent opposé à la modernisation du Japon d'alors, on parviendrait même à deviner dans certains de ces contes une critique cachée de la politique d'ouverture opérée durant l'ère Meiji. Finalement, ne serait-ce pas là, certes sous une forme dissimulée dans les textes, une réaction de protection à l'égard de ce qui est souvent appelé la « restauration » de Meiji ? Autrement dit, une sorte de réponse habilement masquée vis-à-vis de cette ouverture du Japon au monde, une ouverture considérée comme provoquant des pertes de repères de groupes sociaux marginalisés par des changements trop brutaux ainsi que facilitant l'intrusion d'éléments de cultures étrangères perçus comme un péril.

2. Des rencontres avec des bêtes sauvages

Il arrive forcément aux villageois de croiser des animaux sauvages, surtout lorsqu'ils s'aventurent dans les forêts ou dans les reliefs collinaires. Souvent, les hommes sont alors décrits impuissants, comme presque paralysés et dépourvus de tous leurs moyens, subissant ces forces naturelles : on les voit tenter d'éviter le danger du mieux qu'ils le peuvent. En premier lieu, les paragraphes 37 à 42 montrent comment le processus d'extinction provoqué par la conquête progressive des territoires par la main de l'homme pousse des loups à se montrer agressifs à la recherche de proies. Dans le paragraphe 37, entre les cols de Sakaigi et Wayama, des hommes qui conduisent des chevaux en affrontent justement ; ils allument alors des feux tout autour d'eux pour les repousser et placent les chevaux en rond. Les loups n'osent plus sauter au dessus des flammes pour les attaquer mais continuent à rôder toute la nuit. Dans le paragraphe 38, un robuste vieillard du village d'Otomo, ivre, entend en rentrant de la ville les hurlements incessants d'un loup. Pour plaisanter, il imite la bête qui se met à le suivre jusqu'à chez lui. Elle rôde toute la nuit autour de son habitation sans cesser de hurler et creuse même un trou dans les fondations de l'écurie pour finalement y dévorer sept équidés. Parfois enfin, comme dans le paragraphe 41, un chasseur voit une meute composée de centaine de bêtes surgir des sommets et dévaler la pente en sa direction ; il ne doit son salut qu'en grim pant au sommet d'un grand arbre. Le paragraphe 42 raconte comment les mêmes animaux s'en prennent à ceux qui ont tués leurs louveteaux et comment un certain Tetsu (ce qui signifie ici l'homme « de fer »), qui se vantait de sa force herculéenne, mourut de son combat avec une louve, les os du bras broyés par les crocs de l'animal alors qu'il tentait de lui extraire les organes par la gueule. Malgré ses appels à l'aide, ses compagnons assistèrent à la scène sans bouger.

De son côté, le paragraphe 43 expose la lutte entre un chasseur appelé Kuma (« l'ours », un surnom qui laisse supposer qu'il s'agissait d'un individu costaud) et un plantigrade qu'il traquait avec ses compagnons, un fait d'ailleurs relaté dans la presse locale en 1906. Se trouvant nez à nez avec l'ours, l'homme dépose son fusil et combat à main nue ; ils roulent et roulent dans la vallée enneigée, tombent dans un ruisseau mais le chasseur réussit à tuer l'animal en le noyant et survit à ses multiples blessures.

Sinon, les rencontres avec certains autres animaux sauvages peuvent s'avérer sans violence car une stupeur réciproque naît de l'imprévu de la confrontation inattendue⁷⁾. Les hommes sont certes habitués à tirer sur les bêtes qu'ils croisent hors des zones habitées mais ils ne se doutent pas forcément que le fantastique est de la partie : ainsi, un chasseur trouve un cerf blanc, reconnu généralement pour être un messenger divin ; il le suit et s'avance davantage dans la montagne, de plus en plus loin de *son monde*, mais le conte ne dit pas sur ce qu'il advint après entre ces deux êtres⁸⁾. Un autre chasseur se décide à tirer au fusil sur un cervidé ou tout de moins ce qu'il pense en être un, mais la cible reste de marbre. S'approchant, il découvre une pierre ayant la forme de ce qu'il avait pensé voir⁹⁾. Serait-ce là le fruit de son imagination ou une véritable expérience avec l'étrange ? Le conte laisse là encore à chacun la liberté d'interpréter les faits décrits et de leur imaginer des conclusions.

Enfin, il y a des renards qui jouent des tours aux humains, et ce, conformément à ce que veulent habituellement les croyances populaires japonaises à leur sujet : ils se transforment en

7) Alors qu'il jouait de la flûte, un mineur du mont Rokko.ushi est dérangé par un vieux singe vicieux qui soulève la natte de paille qui sert d'entrée à sa hutte. Apeuré, l'homme se dresse et l'animal s'enfuit (*Tōno monogatari*, paragraphe 44). Dans le village de Tochinaï, un homme d'une cinquantaine d'années part tirer le cerf dans le mont Rokko.ushi, il est effrayé par un vieux singe curieux mais, fixé intensément du regard, le primate s'enfuit (*Tōno monogatari*, paragraphe 46). Le vieux Kahei du village de Wano part à la chasse au faisán quand un renard surgit. En colère, il décide de tirer sur le goupil qui le fixait du regard. La bête est sauvée : le fusil s'est enrayé car le canon était rempli de boue. (*Tōno monogatari*, paragraphe 60).

8) « Il y a un marécage aux confins des monts de Semba-ga-take [= le pic des mille nuits]. Dans cette vallée, il y a une punteur excessivement nauséabonde. Nombreux sont ceux qui à peine entrés en montagne en ressortent immédiatement. Un jour, un chasseur appelé Hayato, dont les enfants et les petits-enfants sont encore de ce monde, vit un cerf blanc. Il le suivit et passa un millier de nuits dans cette vallée. De là provient le nom même de la montagne. Il tira sur ce cerf, mais il s'enfuit jusqu'à une autre montagne où il se cassa une patte. Ce mont s'appelle Katawa [= éclopé(e)]. Le cerf retourna ensuite dans la montagne précédente où il mourut. L'endroit s'appelle Shisuke [= le mort]. On dit que que Shisuke gongen [gongen = un kami est considéré comme une incarnation temporaire d'une divinité bouddhique] est la forme de vénération de ce cerf blanc. » (*Tōno monogatari*, paragraphe 32).

9) « Le (...) chasseur se rendit au mont Rokko.ushi et vit passer devant lui un cerf blanc. Il est dit que cet animal est l'esprit d'un kami. Il s'imagina que si seulement il pouvait blesser le cervidé sans le tuer, il serait probablement maudit par une sanction divine tatarì. Étant un fameux chasseur et détestant les critiques de la société, il se décida de le tuer. Il le fit et était certain de l'avoir atteint, mais le cerf ne bougea point. Énervé par cela, il prit une balle en or qu'il avait habituellement sur lui pour éloigner les mauvaises influences ou pour s'en servir dans les moments critiques. Il enveloppa cette balle d'armoise et fit feu, mais le cerf resta de marbre comme la fois précédente. Trouvant cela étrange, il s'approcha. Il découvrit alors une pierre blanche qui ressemblait à la silhouette d'un cerf. Lui qui vivait depuis des dizaines d'années dans les montagnes se dit qu'il savait bien distinguer un caillou d'un cerf ! Il estima qu'il s'agissait là d'un tour joué par une entité maléfique. Ce fut alors la seule fois où il s'arrêta de chasser. » (*Tōno monogatari*, paragraphe 61)

humain soit pour voler du *mochi* (de la pâte de riz cuit à la vapeur et passé au pilon)¹⁰⁾ soit pour jouer un mauvais tour en prenant l'apparence d'un humain¹¹⁾.

3. Des contacts fortuits près ou dans des lieux habités

Errant entre ce bas monde et l'ailleurs, certains spectres et êtres fantomatiques viennent hanter près des lieux de leur existence ou/et rendent particulièrement visite à leurs proches. Certains paragraphes exposent ainsi des êtres fantomatiques masculins qui se montrent à des personnes déterminées – leurs descendants pour la majorité – dans des endroits spécifiques – des propriétés agricoles habitées –, les autres membres de la famille n'entendant et ne voyant rien. Et pour garantir davantage l'authenticité des faits, sont mentionnés des noms de personnes, des toponymes et des indices temporels placés volontairement dans une relation temporelle avec le présent. Ainsi, dans le paragraphe 77, après une veillée funéraire qui

10) « (...) Kikuzō se rendit chez sa sœur à Kashiwazaki pour affaires. Quand il quitta sa maison, il mit dans son manteau le mochi qui restait. Juste après avoir dépassé la forêt au pied du mont Atago, il rencontra son bon ami Toshichi de Zōtsubo qui était un gros buveur. Ils étaient certes en forêt mais il y avait une clairière. Toshichi sourit et montra cette zone d'herbe, disant « Si on se battait un peu ? » Kikuzō pensa que c'était une bonne idée et ils allèrent lutter un bon moment. Mais il lui semble que ce Toshichi était faible et léger au point qu'il était facile à frapper et à saisir dans tous les sens. C'était si plaisant qu'ils luttèrent trois fois. Toshichi dit « Je ne suis pas bon au combat aujourd'hui. Je ferais mieux de partir. » Ils se séparèrent. Après que Kikuzō se fut éloigné de quelques pas, il réalisa que son mochi avait disparu. Il retourna alors là où ils avaient luttés ensemble et regarda autour mais la pâte de riz cuit n'était pas là. Pour la première fois, il se dit qu'il avait peut-être lutté avec un renard. Alors qu'il était honteux de ce que les autres pourraient dire, il n'en dit mot à personne. Quatre ou cinq jours plus tard, il alla chez un marchand de saké et rencontra Toshichi. Kikuzō lui conta son expérience ce à quoi Toshichi répondit : « J'ai lutté avec toi, moi ? Pas du tout, j'étais sur la côte (/bord de mer) ce jour-là. » Il était donc évident maintenant que Kikuzō s'était mesuré à un renard. Il en garda le secret mais l'année dernière durant les vacances du nouvel an, alors que tout le monde buvait du saké, les conversations portèrent sur les renards. Il raconta alors son histoire et tous se moquèrent beaucoup de lui. » (*Tōno monogatari*, paragraphe 94)

11) Dans le paragraphe 101 du *Tōno monogatari*, à une heure avancée de la nuit, un voyageur épuisé demande le gîte à une connaissance qui vient de perdre une personne chère. Le voyageur se retrouve à devoir veiller seul une morte. Un moment, il voit la vieille femme se redresser. Il est d'abord frappé de stupeur mais reprend vite ses esprits. Il s'aperçoit que quelque chose le regarde depuis un trou dans le plancher de la cuisine. Sortant en catimini, il se faufile par la porte de derrière et trouve un renard dressé sur ses pattes arrières. Il bat alors l'animal à mort. L'histoire s'arrête là et le conte ne parle pas de malédiction pour ce geste, comme si certains phénomènes étranges ou fantastiques pouvaient être ainsi expliqués par les agissements des renards.

Dans le paragraphe 100, une nuit, un pêcheur de Funakoshi qui est sur le chemin du retour avec ses compagnons voit une femme seule venir depuis un ruisseau. Trouvant cela curieux, pensant que c'était peut-être un fantôme, il prend le couteau qu'il avait l'habitude d'utiliser pour nettoyer les poissons et la poignarde dans le dos. Elle lance un cri triste et meurt sans révéler son identité. De retour chez lui, sa femme lui dit avoir fait un mauvais rêve : « (...) Je suis sortie à ta rencontre alors que tu tardais à rentrer. Sur un chemin de montagne, j'ai été effrayée par quelqu'un que je ne connaissais pas et j'ai même pensé qu'il allait me tuer. Ensuite, je me suis réveillée. » L'homme retourne ensuite sur les lieux de la scène et découvre un renard.

comporte notamment des prières à Amitābha¹²⁾, un homme sain et en pleine possession de ses moyens découvre un pleine nuit quelqu'un allongé devant la galerie extérieure d'une habitation. Ce dernier ne bouge point comme s'il s'agissait d'un macchabée insensible à la voix ou aux légers coups de pieds qui lui sont donnés. S'agit-il du corps du défunt qui fut l'objet des prières ? On ne sait pas non plus si l'homme témoin de ces faits ne se trouve pas en fait entre deux mondes ou bien s'il devient le spectateur d'une manifestation fantastique en des lieux bien réels¹³⁾. Un autre conte nous pousse même vers l'interprétation qui voudrait l'existence d'un monde parallèle : un malade fait preuve de pouvoirs de lévitation et visite le temple dédié à ses ancêtres ; une fois entré dans l'enceinte du complexe religieux, il quitte ce monde pour aller dans l'au-delà et trouve les siens ; ceux-ci lui rappellent qu'il n'est pas encore attendu et qu'il doit repartir¹⁴⁾.

Parfois, c'est le lieu de travail comme une petite fabrique d'allumettes isolée qui devient l'endroit de visites d'une figure féminine qui pousse des rires effrayants et vulgaires ; les ouvriers ne le supportant plus, l'usine est déplacée (*Tōno monogatari*, paragraphe 75)¹⁵⁾ : ne serait-ce pas tout simplement inventé pour justifier ce choix auprès de la concurrence ?

Il arrive aussi que les lieux d'habitations soient le théâtre d'apparitions étranges. Certains contes présentent aussi un certain Chōzō qui, au retour de soirées bien arrosées – le taux d'alcoolémie pourrait être un facteur non négligeable –, croise des êtres étranges près des

12) Le bouddha de la Terre Pure de l'Ouest qui est censé recevoir les âmes après le trépas.

13) « *Chōzaburo Tajiri de Yamaguchi était un homme bien portant (notons qu'il est précisé sain d'esprit) du village de Tsuchibuchi. D'après le chef de famille, lorsqu'il avait un peu plus de 40 ans, le fils du vieux Ohide mourut. La nuit des funérailles, après que tous aient terminés leurs prières au Bouddha Amida, Chōzaburo qui était du genre bavard, s'attarda un peu. Alors qu'il s'apprêtait à partir, il y avait un homme qui dormait sous l'avant-toit, ayant pour oreiller une pierre qui était placée au pied d'une gouttière. Chōzaburo regarda plus distinctement, il ne connaissait pas cet homme qui semblait mort. C'était une nuit éclairée par la lune et par ces lueurs l'homme paraissait être sur le dos les genoux recroquevillés et la bouche ouverte. Plein d'audace, Chōzaburo poussa légèrement de son pied le type qui ne bougea point. L'homme bloquait le passage et comme il n'y avait aucun autre endroit pour passer, il le chevaucha et est rentré chez lui. Le lendemain matin, Chōzaburo revint à l'endroit de la veille mais, bien évidemment, il n'y avait plus de trace de l'homme en question. Et personne n'avait rien vu. La forme et l'emplacement de la pierre oreiller était à la même place que la nuit précédente exactement comme Chōzaburo s'en souvenait. Il déclara qu'il aurait dû toucher l'homme de la main, mais comme il fut quelque peu effrayé, il l'avait juste touché du pied. Il ne comprit pas du tout ce qui se passait.* » (*Tōno monogatari*, paragraphe 77)

14) « *Matsunojō Kikuchi de Ihide était malade d'une fièvre aigue après avoir été exposé au froid et était souvent essoufflé. Il alla dans les rizières et se pressa jusqu'au Kisei-in, un temple bouddhique dédié aux ancêtres (de sa famille). Quand il mettait un peu de force dans ses jambes, il pouvait s'envoler à une hauteur équivalente à celle de la tête d'un homme et redescendre ensuite doucement. Encore avec un nouvel effort, il pouvait s'envoler à nouveau. Aucun mot ne suffisait à exprimer la joie qu'il ressentait alors. Comme il s'approchait du portique du temple, il vit une foule rassemblée. Se demandant ce qui se passait, il passa le portique et il vit à perte de vue des pavots rouges en pleine floraison. Il se sentit des plus mieux. Son père décédé se tenait au milieu des fleurs et lui demanda « Tu es venu, toi aussi ? » Alors qu'il lui répondait et qu'il se déplaçait, se tenait un fils qu'il avait perdu plus tôt. Celui-ci lui demanda aussi « Papa, tu es venu toi aussi ? » Alors que Matsunojō, tout en s'approchant de son garçon, lui disait « Tu étais donc là ? », il eut pour réponse « Tu ne dois pas venir maintenant. » À ce moment-là, du portique, quelqu'un appela Matsunojō d'une voix forte. Comme c'était pénible et difficilement supportable, il s'arrêta à contrecœur, et, le cœur lourd, décida de revenir sur ses pas, et retrouva ses esprits. Ses proches étaient autour de lui et étaient en train de lui jeter de l'eau pour le ramener à la vie. » (*Tōno monogatari*, paragraphe 97)*

15) Alexandre Gras, *Quelques figures féminines dans le Tōno monogatari*, op. cit., p. 64.

logements qu'il a l'habitude d'arpenter. L'effroi le domine d'abord. Il s'enfuit ensuite confier son expérience à un autre humain, et pas n'importe lequel puisqu'il se rend immédiatement voir son maître – un homme d'une classe sociale plus élevée qui aura(it) les moyens de le rassurer – : la peur le pousse à quitter rapidement les lieux pour regagner ses proches et ses repères, c'est-à-dire à retourner dans un univers qui est le sien, un monde qu'il (re) connaît. Dans le paragraphe 78, lorsque découvert, le fantôme cherche à fuir et à se cacher : Chōzō toujours, témoin encore une fois, a(urait) vu ce qu'il n'aurait peut-être pas dû voir à moins qu'il ne s'agisse là de troubles de la vue ou d'hallucinations causés par l'alcool ? ¹⁶⁾ Dans un autre conte, le même Chōzō est confronté à une manifestation qui rôde autour des bâtiments ; pensant même que cet être serait intéressé par sa femme, Chōzō lui cherche querelle. La chose part alors se réfugier dans la maison. Chōzō est finalement envahi par la peur uniquement lorsqu'il réalise l'inhabituel de la situation. C'est aussi au même instant que le *phénomène* entre en contact physique avec lui. Chōzō semble alors pétrifié mais le texte s'arrête malheureusement là sans aucune information sur les faits et gestes qui suivirent cet épisode¹⁷⁾. Un autre conte d'ailleurs présente un revenant dont l'attitude est similaire à celui vu par Chōzō¹⁸⁾. Dans les deux cas,

16) « D'après la même personne, un serviteur du nommé Chōzō de Yamaguchi a plus de soixante-dix ans et habite ici. Une nuit, il sortit se distraire et revint tard, lorsqu'il trouva, devant la porte de son maître qui se dressait le long de la route d'Ozuchi, une personne qui semblait venir de la côte. Cet homme s'approcha et s'arrêta. Chōzō, quelque peu suspicieux, le dévisagea. Il traversa la route et s'enfuit rapidement à travers champs. Chōzō se rappela qu'il y avait là une haie et regarda avec attention, oui il y en avait bien une. Il fut alors soudainement pris d'effroi, courut jusqu'à la maison et raconta à son maître ce qui venait de se produire. Plus tard, il entendit dire qu'au même moment où il avait vu cet étranger, quelqu'un du village de Nigari était mort en tombant de cheval alors que cette personne s'en revenait de la côte. » (Tōno monogatari, paragraphe 78)

17) « Le père de Chōzō s'appelait également Chōzō. Depuis des générations, ils sont serviteurs dans la famille Tajiri. Chōzō et sa femme travaillaient ensemble. Quand il était jeune, Chōzō sortit un soir pour se distraire et revint juste après le coucher du soleil. Alors qu'il passait le portique de la maison, il vit l'ombre d'un homme près de l'entrée latérale. L'homme se tenait debout les bras croisés sous son manteau. Ses manches vides pendaient. Son visage était difficile à distinguer et à peine visible. La femme de Chōzō s'appelait Otsune. Pensant que cet homme était venu faire la cour à sa femme, Chōzō alla droit vers lui. L'homme (fantomatique ?) ne s'enfuit point et alla même jusqu'à la porte d'entrée principale qui se trouvait sur la droite. Chōzō se dit : « Tu ne vas pas me prendre pour un imbécile ». En colère, il se rua sur lui. L'être (fantomatique ?) recula en gardant les bras toujours croisés sous son manteau et se glissa doucement dans la maison en franchissant les portes coulissantes en bois de l'entrée qui étaient à peine ouvertes sur 9 cm. Chōzō, ne trouvant pas encore tout cela bien anormal, passa sa main dans l'entrebâillement des deux portes et fit bouger sa main qui dépassait à l'intérieur. Les portes coulissantes en papier étaient toutes bien fermées. Il commença alors à prendre peur. Il recula un peu et leva les yeux. L'homme (fantomatique ?) était plaqué au mur passant au dessus de l'entrée et dominait du regard Chōzō. Sa tête se mit à pencher sérieusement et toucha celle de Chōzō. Les yeux globuleux de cette figure faisaient bien 30 cm de diamètre et semblaient ressortir de son visage. Ce fut un moment effroyable mais il n'y eut aucun signe qui aurait pu annoncer ces faits. » (Tōno monogatari, paragraphe 79)

18) « À Tochinai Nozaki il y avait un homme du nom de Mankichi Maekawa. Il y a deux ou trois ans de cela, il mourut à l'âge de 30 ans. Lui aussi avait profité d'une soirée pour s'amuser. Alors qu'il s'en revenait chez lui, il passa le portique d'entrée et marcha en longeant la galerie extérieure jusqu'au coin de la maison. C'était une nuit de clair de lune du mois de juin, il jeta un coup d'œil en haut vers le mur qui passait au dessus de l'entrée. Il y avait là un homme endormi plaqué au mur. Son visage était pâle. Mankichi fut choqué et devint malade. Cependant, il n'y eut aucun signe qui aurait pu annoncer ces faits. Marukichi, fils de Tajiri, entendit cette histoire de Mankichi qui était son bon ami. » (Tōno monogatari, paragraphe 81)

l'apparition provoque la peur mais elle n'agresse pas son spectateur. Le message qu'elle souhaite lui communiquer reste au demeurant insaisissable.

Le paragraphe 82 expose l'histoire d'un jeune homme qui, dans la pénombre des pièces non éclairées chez lui la nuit, remarque une silhouette ombrageuse chevelue, assez inquiétante, dont seuls les yeux et le nez sont visibles. Avançant à tâtons pour sortir de l'obscurité, il touche de sa main cette forme indistincte qui s'avère être une sorte de fantôme humain. Il n'en subit pas pour autant de malédiction et là encore le texte reste totalement silencieux, comme si côtoyer des manifestations fantomatiques chez soi était quelque chose de plutôt admis et de pas forcément négatif ou craint¹⁹⁾ : bien qu'angoissante, un contact avec l'étrange chez soi, c'est-à-dire dans son propre microcosme, ne serait pas si agressif et si dangereux, comme si on s'attendait davantage peut-être à la venue d'une divinité généreuse telle qu'un *zashiki waraji*²⁰⁾ dans sa propre demeure. On notera enfin que, dans tous les contes que nous venons de citer ci-dessus, la nuit, la pénombre et les jeux d'ombre sont un contexte/décor particulier, des conditions *sine qua non* à ces manifestations.

Citons maintenant une expérience encore plus surprenante. Un visiteur connu de tous pour être sur le point de mourir, aurait été vu dans un temple²¹⁾. Cette figure masculine énigmatique discute avec un moine qui, trouvant le personnage fort suspect, essaye de le faire

19) « Une nuit dans sa jeunesse, Marukichi Tajiri quitta le séjour pour aller aux toilettes. Alors qu'il entra dans la salle pour la cérémonie du thé, il vit quelqu'un qui se tenait au bord de la salle aux tatamis. La forme était indistincte et, malgré la noirceur, les rayures sur les vêtements, les yeux et le nez de l'homme étaient visibles. Ses cheveux tombaient. Marukichi fut surpris et tendit son bras pour trouver son chemin et se cogna dans une porte. Il pouvait ressentir la porte mais ne parvenait plus à voir ses propres mains. Il leva les yeux et il y avait là quelque chose, une sorte d'ombre humaine. Quand il mit sa main là où se trouvait le visage de cette chose, il vit enfin une tête au dessus de cette main. Il regagna le séjour et en parla à ses proches. Quand il prit un lampion pour regarder à nouveau l'endroit, il n'y avait rien. Marukichi est une personne très moderne d'esprit et très intelligente qui n'est pas du genre à mentir. »

20) Gras Alexandre, *Des hommes et des yōkai à Tōno, Études du Tōno monogatari et du Tōno monogatari shūi*, op. cit., p. 20.

21) « J'ai oublié le nom de cette personne mais il y avait un homme originaire d'une famille aisée dans la ville de Tōno. Il était sérieusement malade et sur le point de mourir un jour où il visita subitement le temple dédié aux ancêtres de sa famille. Le religieux en chef du temple s'entretint courtoisement avec lui et lui servit le thé. Ils parlèrent de tout un tas de choses. Le moine trouva étrange l'apparence de l'individu qui s'était finalement décidé à prendre congé de lui. Il manda alors son jeune disciple de le suivre : l'homme repassa le portique partant en direction de chez lui, il alla ensuite dans un coin de la ville et disparut. D'autres gens le rencontrèrent sur la route ; il les saluait aussi poliment qu'à l'accoutumée. Le même homme mourut cette nuit-là et, bien entendu, il n'était pas alors dans l'état de sortir. Plus tard au temple, le moine vérifia l'endroit où l'homme avait placé sa tasse de thé afin de savoir si elle avait été bien bue. Il découvrit que tout le thé avait été versé dans une fente entre les nattes de paille. » (*Tōno monogatari*, paragraphe 87)

« (….) Un jour, un villageois rencontra un vieil homme sur la route venant de Motojuku. Ce vieillard était sérieusement malade depuis longtemps, et quand le villageois lui demanda quand il avait recouvré la santé, il répondit qu'il s'était senti mieux depuis 2 ou 3 jours. Et que ce jour, il était sur le chemin pour aller écouter un sermon au temple. Devant le portique du temple, ils parlèrent encore et se séparèrent. Au Jōkenji aussi, le moine alla accueillir le vieil homme qui était venu le voir. Le thé fut servi, il parlèrent un moment, et le vieil homme parti. Là encore après cette entrevue, un jeune disciple de ce temple fut envoyé pour le suivre, mais le vieillard disparu après avoir passé le portique. Surpris le disciple raconta ces faits au moine. Là encore, le thé avait été déversé dans la fente entre deux tatamis. Le vieil homme était mort le même jour. » (*Tōno monogatari*, paragraphe 88)

suivre mais on perd rapidement sa trace. Dans le paragraphe 86, un homme supposé très malade et dans un état physique déficient, apparaît subitement et vient aider aux travaux de renforcement des fondations d'une maison ; peu après, on apprend qu'il était mort juste au moment où il s'était manifesté sur les lieux des travaux. Qui était réellement ce visiteur ? Était-ce le dédoublement spatial d'une personne juste avant qu'elle passe de vie à trépas ? Quelle était donc l'intention de cette visite ?

Ce qui frappe particulièrement dans tous ces contes, c'est que les témoins directs se montrent intrigués puis effrayés. Toutefois, on ne les voit pas vraiment à la recherche d'une éventuelle explication sur les raisons de ces apparitions ; ils n'en n'ont certes pas le temps et les sentiments sur le vif prennent le dessus sur le rationnel. En ce sens, ils vivent l'instant présent sans avoir réellement le temps de l'analyser ; c'est ce qui augmente davantage la sensation d'étrange ainsi que l'ampleur du phénomène vécu.

4. Des rencontres hors des zones habitées

Il arrive que dans les forêts ou dans les reliefs collinaires, les cinq sens soient poussés à l'extrême et déclenchent le contact avec le fantastique : on perçoit, par exemple, les cris d'une femme qui s'avèrent être ceux d'une jeune sœur assassinée dans un autre endroit pourtant si distant qu'on ne devrait pas l'entendre (paragraphe 10). On y entend aussi parfois des voix qui apostrophent le passant pour le féliciter de ces dons de musiciens alors qu'il s'entraîne un peu à la flûte²²⁾. Il arrive aussi que le décès d'un proche soit annoncé par une figure étrange sans que l'on sâche réellement l'intention recherchée²³⁾.

Plus généralement, les personnages intrigants croisés à l'improviste en cours de déplacements hors des zones habitées, sont distants et plutôt froids ; ils parlent peu ou pas du tout. Le ou la protagoniste du récit se retrouve alors dominé par des émotions (inquiétude, crainte ou angoisse) créées par la situation. Citons quelques exemples : 1/ pris de peur, un homme s'enfuit pour avoir été dévisagé par un être d'apparence humaine au visage rouge avec

22) « Un homme nommé Yanosuke Kikuchi alors qu'il était jeune était un bon flûtiste et se servait de sa musique pour guider les animaux dans la nuit. Une nuit nuageuse, alors qu'il passait le col de Sakaigi avec un groupe d'amis en direction du bord de mer, il prit son instrument et en joua juste au moment où ils franchissaient l'endroit appelé Ohoyachi, une vallée profonde avec des bouleaux blancs. Une voix lui crie : « Hé, tu joues bien » . Prenant peur, ils s'enfuirent tous. » (Tôno monogatari, paragraphe 9)

23) « La femme de Kikuzô Kikuchi de Wano vient de Hashino qui se trouve de l'autre côté du pic Fuefuki. Alors que sa femme était en chemin vers sa famille dans son village natal, son fils Itowo qui avait 5 ou 6 ans, tomba malade. C'était en début d'après-midi quand Kikuzô passa le pic de Fuefuki alors qu'il accompagnait sa femme sur le chemin du retour chez les siens. Il y avait une crête bien connue du mont Rokko.ushi, et un chemin de montagne était encadré d'arbres. Spécialement à l'endroit où la route descendait de Tôno à Kurihashi, il y avait des falaises abruptes. La pénombre tombait quand quelqu'un l'apostropha d'un « Kikuzô » dans son dos. Il se retourna et vit qu'une silhouette le regardait du haut de la falaise. Le visage était rouge et les yeux étincelants, juste comme dans le conte précédent. On lui dit « Votre enfant est déjà mort. » À ces mots, avant même de ressentir de l'effroi, il se dit qu'il devait partir sur le champ. Cette figure en haut de la falaise disparut. Kikuzô et sa femme se pressèrent de rentrer à la maison durant la nuit, mais leur fils était déjà décédé. Cet événement a eu lieu il y a 4 ou 5 ans auparavant. » (Tôno monogatari, paragraphe 93)

des yeux étincelants (*Tōno monogatari*, paragraphe 89) tandis qu'un autre découvre un être borgne et unijambiste (*Tōno monogatari shūi*, paragraphes 96 et 126)²⁴⁾ ; 2/ alors qu'il coupait des bambous, un homme voit une femme avec un bébé dans son dos, venus de nulle part, passer devant lui et disparaître (*Tōno monogatari*, paragraphe 4) ; 3/ un chasseur découvre une femme excessivement belle, il lui tire dessus et s'empare d'une de ses mèches de cheveux (*Tōno monogatari*, paragraphe 3) ; 4/ un autre trouve en pleine montagne une hutte avec, à l'intérieur, une femme étrange et mal coiffée (*Tōno monogatari*, paragraphe 34)²⁵⁾ ; 5/ un individu parti ramasser des champignons en forêt aperçoit une figure féminine surprenante qui semble courir comme si elle poursuivait quelque chose dans le ciel (*Tōno monogatari*, paragraphe 35) ; 6/ un autre encore, subitement réveillé, se sert de son arme pour faire fuir une sorte de moine de haute taille qui battait des ailes et qui volait d'arbres en arbres (*Tōno monogatari*, paragraphe 62) ; 7/ un homme considéré comme excentrique découvre trois géants perchés sur un mont avec de l'or et de l'argent à leurs pieds, il leur explique qu'il s'est perdu et ils l'aident à redescendre dans la vallée (*Tōno monogatari*, paragraphe 29) ; 8/ un habitant des montagnes dans une cabane voit un vieillard au visage rouge et reçoit un trésor de sa part (*Tōno monogatari shūi*, paragraphe 222) ; 9/ alors qu'il travaille aux champs, un jeune se fait réveiller par un « étranger de haute taille » avec qui il tente de lutter, on le retrouve quelques temps plus tard mort démembré (*Tōno monogatari*, paragraphe 90)²⁶⁾ ; 10/ un oiseleur meurt pour avoir dérangé deux divinités de la montagne (*Tōno monogatari*, paragraphe 91)²⁷⁾. Sinon, d'autres histoires exposent un échange verbal assez court avec celles,

24) Gras Alexandre, *Des hommes et des yōkai à Tōno, Études du Tōno monogatari et du Tōno monogatari shūi*, op. cit., p. 25.

25) Ce paragraphe d'ailleurs explique que l'endroit est hanté, il s'appelle Hanare mori « les bois séparés/éloignés de notre monde », et qu'on y entend régulièrement des cris de femme tard dans la nuit.

26) v. n. 24, op.cit, p. 32.

27) « Il y avait dans la ville de Tōno un homme qui s'y connaissait en montagnes. Il avait autrefois servi comme fauconnier auprès de la famille du baron Nambu. Les habitants de Tōno l'avaient surnommé Torigozen « l'oiseleur ». Il avait une grande connaissance des arbres et des pierres, de leurs formes et de leur emplacement dans les monts Hayachine et Rokko.ushi. Il était déjà d'un âge avancé, quand il partit à la cueillette des champignons avec un compagnon excellent nageur, réputé capable de plonger chargé d'une botte de paille et de sortir de l'eau avec une paire de chaussures de paille. Après avoir passé le mont Mukē, au-delà de la rivière Saruga.ishi, les deux hommes parvinrent au sommet du lieu dit Tsuzuki-ishi où ils aperçurent des rocs aux formes étranges. C'est là qu'ils se perdirent. Torigozen continua seul l'escalade et, quand il tourna les yeux vers le ciel d'automne, l'heure était déjà venue où le soleil atteignait presque l'extrémité occidentale des montagnes. Il aperçut alors, au pied d'un énorme rocher, un homme et une femme au visage rouge. Ils conversaient debout. En voyant, l'oiseleur approcher, ils l'arrêtèrent d'un signe impérieux de leurs bras étendus. L'oiseleur ignore ce geste et s'avança : la femme aussitôt sembla se blottir contre la poitrine de l'homme. L'oiseleur estima qu'il y avait de fortes chances pour qu'il ne s'agisse pas de vrais êtres humains. Mais il était homme à rire de tout. Il dégaina le coutelas qu'il portait à la hanche, comme par plaisanterie, et se précipita vers le couple. L'homme rouge leva alors le pied en l'air et l'oiseleur eut juste le temps de comprendre qu'il recevait un coup avant de perdre conscience. Son compagnon, après une longue recherche, le trouva évanoui et le ramena à la maison. L'oiseleur fit le récit de son aventure : je risque bien de mourir de cela. Gardez le secret. Dit-il. Et en effet, après être resté allongé trois jours, il mourut. Les membres de sa famille avaient quelques doutes sur les circonstances de sa mort et consultèrent un moine ascète des montagnes du temple Kenkō-in. Il leur expliqua que Torigozen avait gêné des divinités de la montagne et qu'en conséquence, sa mort pouvait être l'effet vengeur de leur malédiction. Ces faits se sont produits il y a 10 ans. »

car ce sont surtout des figures féminines aux apparences souvent bien humaines, qui sont passées dans l'Ailleurs : 1/ un chasseur aperçoit sa nièce qui lui recommande de partir au plus vite afin qu'il ne soit pas découvert par l'être effroyable qui l'a kidnappée (*Tōno monogatari*, paragraphe 7)²⁸ ; 2/ au fond d'un gouffre, une jeune fille morte est surprise par un homme qui la servait autrefois, ce dernier repart dans le monde réel sans problème et connaîtra le bonheur tant qu'il gardera le secret de cette entrevue (*Tōno monogatari*, paragraphe 54)²⁹ ; 3/ après deux terribles tsunamis ravageurs, un époux découvre une nuit de brouillard sa femme défunte accompagnée de son ex-partenaire avec qui elle vit désormais maritalement dans la mort ; accablée par les reproches de l'abandon et souffrant peut-être de ses états d'âme, elle choisit de s'enfuir (*Tōno monogatari*, paragraphe 99)³⁰.

Plus rare enfin, on trouve le conte 92 dans lequel des enfants auraient vu un être avec lequel ils auraient échangé quelques mots et qu'ils auraient interprétés a posteriori comme une rencontre avec un homme des montagnes³¹.

Dans la plupart des cas que nous avons cités ci-dessus, des liens forts et particuliers (familiaux ou affectifs) exist(ai)ent entre les protagonistes du temps de leur vivant. Ces histoires décrivent des hommes qui quittent leur quotidien de sorte que les faits racontés semblent se produire aussi bien dans le réel que de l'Ailleurs. Par conséquent, on aurait pu tout aussi bien les citer dans la partie 4 de cet article

5. Des faits dans l'étrange

Dans certains paragraphes enfin, ce n'est pas l'étrange qui vient se manifester au monde des vivants mais un humain qui s'aventure sans le savoir dans l'Ailleurs ou bien une personne qui se retrouve malgré elle entre deux mondes. Il arrive ainsi qu'un homme, car ce sont surtout eux qui s'éloignent le plus souvent des fermes et des habitations pour chasser ou voyager, s'aventure en montagne et se retrouve comme transporté dans un lieu inconnu. L'imagination peut alors amener le lecteur à penser que ces personnages mêleraient rêve et réalité. On citera,

28) Alexandre Gras, *Quelques figures féminines dans le Tōno monogatari*, op. cit., p. 64.

29) Le paragraphe 27 du *Tōno monogatari* montre un homme qui, après avoir rendu service à une figure féminine (une divinité ?) croisée en montagne, se trouve comblé de richesses mais son épouse faisant preuve d'une grande cupidité brise l'enchantement.

30) L'époux resté parmi les vivants quant à lui met du temps à réaliser qu'il est entre deux mondes ; ce qui finit par l'immobiliser et le conduire à un état maladif sans être davantage la victime d'un quelconque grave malheur.

31) « *C'est arrivé l'an dernier. Quarante à cinquante enfants du village de Tsuchibuchi allèrent jouer dans le mont Hayachine. Avant qu'ils s'en aperçoivent, la soirée arriva et ils se pressèrent en longeant le pied de la montagne. Ils rencontrèrent alors un homme de grande taille qui escaladait rapidement le mont. Il était noir et avait des yeux scintillants. Il avait un petit paquet enveloppé dans un tissu vieux et bleu clair, probablement fait de lin. Comme ils furent effrayés, un des enfants prit la parole pour lui dire « Où vous dirigez-vous ? » , ce à quoi il lui répondit « Je me rends vers Oguni » Ce n'était pas la bonne direction pour s'y rendre, et les enfants en restèrent songeurs et perplexes. L'homme avait disparu aussi vite qu'il était passé devant eux. On raconte qu'ils s'enfuirent tous chez eux en criant et répétant : « un homme des montagnes, un homme des montagnes » . » (*Tōno monogatari*, paragraphe 92)*

par exemple, le troisième conte du *Tōno monogatari* dans lequel un chasseur tue ce qu'il pense être une femme des montagnes, prend une de ses mèches et, se sent envahi d'un sommeil irréprouvable ; en rêve, il voit s'approcher de lui un être qui plonge la main dans sa poche pour y dérober la boucle noire. On ne sait pas ce qu'il advint de lui à son réveil car le conte s'arrête là. Un second exemple est l'histoire d'un autre jeune téméraire qui participait aux travaux des champs et qui, pris d'une grande fatigue, s'endormit au pied d'un mûrier mais sortit, semble-t-il, de son sommeil à moins qu'il ne soit encore sous l'effet d'hallucinations ou de rêves, se retrouva à lutter avec un *tengu* ; plus tard, on le retrouva mort démembré (*Tōno monogatari*, paragraphe 90)³². Réalité ou songes, le paragraphe 99 montre un homme qui retrouve inopinément dans la brume nocturne son épouse pourtant morte happée par un *tsunami* : le brouillard épais réduit la visibilité et rend propice la manifestation de/dans l'étrange. S'apercevant qu'il est en présence d'une morte, il reste debout tétanisé jusqu'au lever du jour et tombe ensuite longtemps malade.

De bien meilleur augure, il arrive aussi que des humains découvrent aux fins fonds des reliefs naturels une maison fantastique appelée *mayoi-ga* 迷い家 « une maison lointaine/perdue (découverte par ceux qui s'égarent) » de laquelle quiconque a la possibilité d'en rapporter dans le monde réel des objets ou des animaux domestiques. Mirage ou hallucination, ce lieu semble apparaître du vague ou des songes, pour procurer la bonne fortune à son découvreur³³.

32) v. n. 24, *op.cit.*, p. 32.

33) « Monsieur Miura d'Oguni était l'homme le plus riche du village. Deux ou trois générations plus tôt, cette maisonnée était pauvre et la maîtresse de maison, tsuma 妻, particulièrement stupide. Un jour, cette femme alla ramasser des fuki (pétasite du Japon) le long du petit ruisseau qui coulait devant la porte. Comme il n'y avait pas beaucoup de bonnes plantes à cet endroit, elle s'éloigna plus loin dans la vallée. Soudain, elle regarda en l'air et se tenait devant elle une maison avec une splendide porte noire. Elle la franchit avec hésitation et vit un grand jardin avec des fleurs rouges et blanches en pleine floraison ainsi que des poules qui couraient dans toutes les directions. Au fond du jardin, il y avait une étable avec de nombreuses vaches et une écurie avec des chevaux en nombre. Cependant il n'y avait aucune âme qui vive. Finalement, elle entra dans la maison par l'entrée principale. Dans la pièce suivante, elle trouva un grand nombre de plateaux et de bols rouges et noirs. Plus loin, dans une autre, il y avait un feu de charbon et un pot en fer duquel de l'eau bouillonnait vivement. Il n'y avait néanmoins toujours aucune trace de quelqu'un. Pensant qu'il s'agissait peut-être de la maison d'un homme des montagnes, elle prit peur et s'enfuit chez elle en courant. Elle raconta aux gens ce qu'elle avait vu mais personne ne voulut la croire. À nouveau, un autre jour où elle lavait des choses au bord de la rivière devant sa porte, un bol rouge descendant le courant arriva en flottant. Se disant qu'elle serait réprimandée si elle faisait de ce bol sale un élément de son service de table, elle le mit dans sa boîte à riz afin de s'en servir pour mesurer les quantités de grain. Dès qu'elle commença à l'utiliser pour mesurer, jamais la quantité de grain ne diminua. La famille trouva ceci fort étrange et quand ils lui en demandèrent la raison, elle leur raconta pour la première fois comment elle avait trouvé ce bol dans le ruisseau. Depuis, cette maisonnée a bonne fortune et devint la famille Miura qui existe dorénavant. À Tōno, une maison étrange/fantomatique en montagne est appelée *mayoi-ga*. Quiconque en trouve une a la possibilité d'en prendre ce qui lui plaît parmi les objets et les animaux domestiques de cette maison. Cette dernière apparaît pour procurer la bonne fortune à son découvreur. On pense que c'est parce que cette femme n'était pas cupide et n'avait rien volé de la maison qu'elle avait été la première à la trouver, c'était aussi pourquoi le bol avait descendu la rivière jusqu'à elle en flottant. » (*Tōno monogatari*, paragraphe 63)

« Il y a six ou sept ans, un homme de ce village (Kanesawa au pied du mont Shiromi) fut accepté pour prendre le nom d'une famille du village de Tochinai en épousant la fille. Il se perdit en chemin en montagne et mit un jour pour revenir dans sa famille d'origine. Il fit l'expérience d'un *mayoi-ga*. L'aspect de ce bâtiment, le nombre de vaches, de chevaux, de poules, les fleurs rouges et blanches, tout était comme le conte 63. De

D'autres contes donnent libre cours à l'imagination du lecteur car la magie du récit veut qu'on ne sache pas/plus s'il s'agit de la réalité ou d'un voyage dans l'Ailleurs. Certains paragraphes courts, ne sont en effet, que de l'ordre de la description très succincte et ne donnent aucune conclusion suffisante ou très convaincante à des lecteurs occidentaux. Comment donc expliquer autrement la vision d'un être fabuleux borgne et unijambiste (*Tōno monogatari shūi*, paragraphes 96 et 126)³⁴⁾ par ce transfert spatio-temporel ?

Le voyage ou un simple déplacement hors des villages et des zones dominées par l'homme, ce type de transfert physique et géographique, est propice à offrir des expériences avec l'étrange car il éloigne les protagonistes de leur quotidien et de leur monde, là où ils ont leurs repères. Lorsqu'ils peuvent revenir de leurs expériences, leurs témoignages sont les seuls éléments de référence et de preuve. On peut ainsi se demander si l'état psychologique ou pathologique des différents protagonistes (par exemple, faiblesse physique : endormissement, fatigue ; faiblesse émotionnelle : perte/souvenir d'un proche disparu) ne jouent pas un rôle non négligeable sur leur contact avec le fantastique.

6. Conclusion

Les liens familiaux et les sentiments qui lient les protagonistes à l'Ailleurs sont bien entendu deux facteurs importants dans le *Tōno monogatari*. On admettra facilement que le psyché, cet ensemble des manifestations conscientes et inconscientes de la personnalité d'un individu, notamment lorsqu'il est soumis par les regrets ou par la tristesse dus à la perte d'un être cher, pourrait entraîner un trouble psychologique ou émotionnel qui donnerait plus facilement la sensation d'une présence ou bien qui déclencherait ce qu'on qualifierait d'hallucination. Certes, bien que Yanagita ait souhaité transmettre les pensées et l'identité culturelle de Tōno au moment où le Japon connaissait un grand tournant en s'ouvrant au monde, la véracité et l'authenticité du contenu des récits oraux compilés dans le *Tōno monogatari* peuvent être discutées. Toutefois quand, pour aller plus loin, on tente d'observer rationnellement toutes ces visions, elles peuvent être interprétées comme étant les conséquences d'une déficience visuelle causée par la fatigue, par une carence alimentaire ou par une maladie oculaire — autant de facteurs physiques parfaitement envisageables pour des personnes résidant dans une région rurale japonaise, pauvre, du tout début du XX^e siècle où le rude hiver dure près de six bons mois —. Il pourrait enfin s'agir tout autant de bizarres élucubrations racontées par un demeuré ou bien par une personne désireuse de se rendre intéressante auprès de son entourage.

la même façon, il pénètre par l'entrée principale et trouve un service de couverts noirs et rouges. Dans la pièce du fond, il trouve une théière avec de l'eau bouillonnante ; on aurait dit que quelqu'un allait servir le thé. Il pensa qu'il y avait peut-être quelqu'un dans la salle de bain ou quelque part. D'abord stupéfait, puis de plus en plus terrifié. Il quitta la maison et revint sur ses pas jusqu'au village d'Oguni. Personne de ce village ne le crut, mais à Yamazaki tous pensèrent qu'il avait fait l'expérience d'un mayoi-ga. » (*Tōno monogatari*, paragraphe 64)

34) v. n. 24.

Souvent décrites comme robustes, courageuses et plutôt bien portantes, les figures masculines du *Tōno monogatari* jouent un rôle prépondérant dans la centaine de récits que renferme l'ouvrage. Et même si ces hommes déterminés et prédestinés subissent ces rencontres qui finalement les dépassent, ils sont bien nécessaires à révéler le fantastique, à le mettre en valeur, et même à en provoquer les manifestations. Ces faits illustrent aussi que la société rurale de Tōno présente certains aspects androcentristes.

Bibliographie

- AKASAKA Norio 赤坂憲雄, *Yama no seishin shi – Yanagita Kunio no hassei – 『山』の精神史—柳田国男の発生—* (Histoire spirituelle de la montagne – Ce concept de Yanagita Kunio –), Shōgakukan 小学館, 1991.
- Id., *Yanagita Kunio no yomikata, mō hitotsu no minzokugaku wa kanō ka* 『柳田国男の読み方—もうひとつの民俗学は可能か』 (Comment lire Yanagita Kunio – Peut-on envisager un autre type de folklore ? –), Chikuma shinsho ちくま新書, 1994.
- BOUCHY Anne, Japon. « Systèmes de représentations et société » : 17 et 18 novembre 1998, troisième table ronde à Paris de l'équipe franco-japonaise « Identités, marges, médiations », in. *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, Tome 86, 1999, pp. 407-417.
- GRAS Alexandre, *Le Tōno monogatari : un univers où se confrontent peurs, réalité et fantastique, passé et modernité*, in *Artes Liberales*, vol. 93, Faculté des sciences humaines et sociales de l'Université d'Iwate, mars 2014, pp. 33-44.
- Id., *Des hommes et des yōkai à Tōno. Études du Tōno monogatari et du Tōno monogatari shūi*, in *Artes Liberales*, vol. 94, Faculté des sciences humaines et sociales de l'Université d'Iwate, juin 2014, pp. 19-36.
- Id., *Quelques figures féminines dans le Tōno monogatari*, in *Ōbei gengo bunka ronshū* 『欧米言語文化論集』, vol. 2, Département des langues et civilisations occidentales de la Faculté des sciences humaines et sociales de l'Université d'Iwate, mars 2015, pp. 61-79.
- OCHIAI Emiko, LADMIRAL Guillaume, *Familles et communautés villageoises du Japon pré-moderne, diversité géographique et évolutions historiques*, in. *Ebisu*, No 36, 2006, pp. 55-89.
- ODA Susumu 小田晋, *Nihon no kyōkishi* 『日本の狂気誌』 (*Chroniques sur la folie au Japon*), Kōdansha 講談社, 1998.
- PICONE Mary, *Ombres japonaises : l'illusion dans les contes de revenants (1685-1989)*, In : *L'Homme*, 1991, tome 31 n° 117. *Études japonaises. Dieux, lieux, corps, choses, illusion*. pp. 122-150.
- YANAGITA Kunio, *The Legend of Tono*. Translated by Ronald A. Morse. Tokyo, The Japan Foundation, 1975.
- YANAGITA Kunio 柳田国男, *Tōno monogatari* 「遠野物語」 (*Contes de Tōno*), in *Yanagita Kunio zenshū* 『柳田国男全集』 (*Collection des œuvres complètes de Yanagita Kunio*), Tokyo, Chikuma shobō 筑摩書房, 1995, t. 2.
- YOSHIMOTO Takaaki 吉本隆明, *Kyōdō gensō ron* 『共同幻想論』 (*La théorie du fanstasme de groupe*), Kadokawa shoten 角川書店, 1982.